

transcrivant les mots grecs. Cette transcription se faisait en majuscules, d'où les confusions récurrentes avec les lettres latines chez des copistes ignorant le grec : Δ, Λ avec A, ΛΛ avec M, etc. (p. XXXVI-XXXVIII). Dans la présente édition, les mots grecs sont en minuscules et l'apparat critique retranscrit le mot tel qu'il apparaît en majuscules dans les mss. Dix-neuf mss des IX^e-X^e siècles sont décrits (dans l'ordre des « Sigla », p. 3) ; une description plus détaillée, particulièrement pour la bibliographie de chaque ms., figurait déjà à la fin du volume précité *Greco antico ...* et l'A. y renvoie. Les erreurs conjonctives permettent de dresser un stemma (p. CXVI), quelque peu différent de celui que l'A. présentait dans *Greco antico ...*, p. 350. Le travail se complique du fait d'erreurs propres à Priscien ou à ses sources (p. XCVII-C), du fait aussi des ajouts (qui ne sont pas tous de Priscien, p. CXX et s. !). L'introduction très détaillée examine aussi les termes grecs dans les éditions imprimées, absents de la princeps (Venise, 1470), aberrants en 1472 (Venise), hasardeux avant l'édition aldine de Bernardino Donato en 1527. Le XIX^e siècle, recourant à des mss contenant les mots grecs, marque un progrès certain. C'est ce filon de mss que l'A. a exploité. Outre le déchiffrement des mots grecs et leur rectification, l'A., d'après l'apparat critique, est intervenue une vingtaine de fois (corrections, maintien d'une phrase jadis jugée interpolée ...), non sans hésitations assumées. P. 77, l. 6 (= 342 Hertz). La citation de Perse l, 49 (texte bien établi dans la tradition) est corrigée par l'A. : *uella* au lieu de *belle*, car Priscien traite de l'infinitif. L'A. reconnaît son audace, mais Priscien déformerait son souvenir. L'A., en d'autres passages, maintient parfois un texte erroné, car elle pense que l'erreur vient de Priscien et non d'un scribe. Soit. Mais alors, dans le passage p. 77, pourquoi maintenir des crochets droits (d'expurgation) ? Attentive à la transcription des mots grecs et aux rapports entre les mss, cette nouvelle édition ne tardera pas à s'imposer. – B. STENUIT.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Stefano CACIAGLI (éd.), *Eros e genere in Grecia arcaica* (Eikasmos. Studi 28), Bologna, Pàtron, 2017, 17 x 24, X + 228 p., EUR 26, ISBN 978-88-555-3379-9.

« *Giova sperare* ». Avec cette formule manzonienne, R. Tosi introduit le livre, issu d'une journée d'étude organisée à Bologne le 30 octobre 2015, et jette un regard prospectif sur l'avenir des études sur l'ἔρως des Grecs. Au souhait succède toutefois une mise en garde : pour que l'ἔρως continue d'être un domaine de recherche fertile pour les hellénistes, la rigueur méthodologique fondée sur la confrontation anthropologique et l'examen philologique des textes est une condition dont on ne peut faire abstraction. Si la « précision du philologue » et l'« attention intelligente de l'anthropologue » (p. V) permettent en ce volume collectif de réaffirmer la distance émique entre ἔρως et φιλία, c'est la sensibilité de l'historien qui mène l'éditeur S. Caciagli à expliquer, dès le début, le choix de la Grèce archaïque et du genre comme coordonnée espace-temps et outil d'analyse (p. 1-4). Bien que certaines interférences terminologiques entre homosexualité/homoérotisme et homophilie semblent persister tout au long du recueil (cf. l'utilisation des notions d'hétéro- et d'homosexualité à p. 179), on peut dire que les auteurs parviennent avec succès à mettre en dialogue des perspectives différentes sur l'éros, le genre et la poésie grecque archaïque. — D'un point de vue structurel, force est de constater que l'ensemble des contributions se prête à deux ordres différents de consultation. Le premier, qui correspond à celui voulu par l'éditeur, semble progressivement éloigner le lecteur de l'un des thèmes principaux, le genre. Le second, basé sur une lecture inversée de l'ouvrage de la dernière à la première contribution, permet au contraire de suivre un *climax* argumentatif qui démontre l'intégration du genre dans la pratique historique à l'aune des dernières acquisitions de l'historiographie sur l'ἔρως (et l'érotique) en Grèce ancienne. Selon ce dernier ordre, on trouverait d'emblée l'aperçu littéraire de C. Neri sur ἔρως en tant qu'énigme et force de

Platon aux Chrétiens (p. 171-194) ; ensuite, l'article de G. Liberman sur le fr. 123 de Pindare (p. 125-170), ouvrant la section proprement philologique du volume. L'analyse textuelle se poursuit avec C. Calame (p. 107-124), qui propose un exercice de traduction transculturelle des poèmes de Sappho, avec une attention particulière pour les figures féminines catégorisées dans une perspective anthropopoïétique. Dans l'article de F. Ferrari sur la grammaire de l'éros, l'art philologique se combine à la discussion de la réciprocité amoureuse, *topos* social justifiant l'émendation du fr. 1 de Sappho, v. 18-24 (p. 85-106 ; cf. le texte imprimé avec traduction, p. 106). Le thème de la réciprocité revient dans l'article de S. Caciagli, lorsque est rediscutée l'asymétrie inversée dans les deux *Parthénées* d'Alcman (p. 51-84 ; voir en particulier p. 76-83 pour l'analyse des acteurs et des contextes d'exécution et de réception). C'est finalement l'article de S. Bohringer et A. Chabod (p. 23-50), le premier du volume, qui discute le genre en tant qu'instrument de travail au sein des sciences de l'Antiquité et cherche à comprendre, avec Sappho et Théognis, si l'éros avait un genre pour les Grecs de l'époque archaïque. — C'est alors dans une direction contraire à celle proposée dans la table des matières que chaque contribution élucide l'expérience diffractée de l'ἔρως dans la Grèce archaïque selon une démarche méthodologique novatrice, qui part de la littérature pour arriver à l'anthropologie, en passant par la philologie. Adoptant cette perspective de lecture, on ne s'étonnera pas de voir déjà dans la longue introduction de l'éditeur (« Amore fra ἔρως e φιλότης », p. 1-22) l'aboutissement d'une réflexion collective qui vise à historiciser, de la fin au début, l'ἔρως, la φιλότης et la catégorie du genre en fonction du contexte indigène propre à la poésie mélique. — Eleonora COLANGELO.

David STUTTARD, *Nemesis. Alcibiades and the Fall of Athens*, Cambridge, MA - London, Harvard University Press, 2018, 16 x 25, 380 p., cart., br. £ 21,95, ISBN 978-0-674-66044-1.

Comme l'A. le signale d'emblée dans son introduction, cet imposant livre consacré au personnage haut en couleur qu'est Alcibiade s'adresse moins aux spécialistes qu'au grand public. Ce dernier estime, par surcroît, que l'on ne peut parfaitement comprendre le destin à la fois exceptionnel et tragique de ce personnage sans le replacer dans le contexte politique, social, religieux et intellectuel de son époque. Aussi se rend-on assez vite compte, au fil de la lecture, que les différents éléments de la vie d'Alcibiade sont, bien souvent, autant de prétextes pour aborder tel ou tel aspect de la société athénienne du V^e s. av. n. ère. Plus fondamentalement, sous la plume de D.S., la vie d'Alcibiade est avant tout le fil conducteur d'une passionnante immersion que nous offre son livre dans la « grande » Athènes de Périclès. — Ces digressions sont particulièrement nombreuses dans les premiers chapitres, lorsque les renseignements sur la vie d'Alcibiade à proprement parler sont peu fournis. Le *Prologue* est ainsi l'occasion de se pencher sur l'histoire des grandes familles auxquelles Alcibiade était apparenté, et qui ont, elles-mêmes, forgé l'histoire d'Athènes : il est ainsi question de la tentative manquée de Cylon, des relations entre Mégaklès et Pisistrate, des réformes de Clisthène et, bien entendu, de Périclès et d'Aspasie ; bref, pratiquement toute l'histoire d'Athènes jusqu'au milieu du V^e s. se trouve ainsi passée en revue. Le premier chapitre est, quant à lui, dédié à la jeunesse d'Alcibiade, jusqu'à son départ pour Potidée en 432. Ces premières années sont l'occasion de mettre en lumière plusieurs aspects intimement liés à la définition de la citoyenneté à Athènes (enregistrement dans les phratries et les demes clisthénien, loi de Périclès sur la citoyenneté ...), mais aussi à l'éducation (gymnases), sans oublier le rôle des femmes. On y croise également tous les grands intellectuels de l'époque que sont Socrate, Hippias d'Élis, Protagoras, Anaxagoras, ainsi que des artistes comme Phidias. Le chapitre II se termine juste après la capture de Sphactérie. Il y est question du mode de combat hoplitique, de la stratégie péricléenne du repliement urbain adoptée au début de la guerre, de la peste qui emporta un tiers des Athéniens, mais aussi du théâtre d'Aristophane et de ses allusions à Alcibiade et à son entourage dans les *Nuées*. Le chapitre suivant s'ouvre avec la campagne de Béotie et la bataille de